

708 L'Akhbar et les novateurs téméraires par Clément Devernois

Version 1 du 27 avril 2007

Août 1858 / Lettre à M Bourget, directeur de l'Akhbar par Clément Devernois, ancien rédacteur en chef de la Colonisation

Vous avez lu ma brochure sur la réorganisation de l'Algérie, et elle vous a déplu sur tous les rapports. Cela ne me surprend en aucune façon, car je n'avais pas l'intention de vous satisfaire. Mais j'avais espéré qu'en attaquant mes projets, qu'en répondant à mes accusations, vous respecteriez ma personne.

J'y avais quelque droit car vous devez le reconnaître, si loin qu'ait pu m'entraîner l'ardeur de la polémique, je n'ai pas fait de personnalités. Alors que j'aurais pu me donner le facile plaisir de clouer au pilori des noms plus honorés qu'honorables, et obtenir ainsi un succès de scandale, j'ai laissé de côté les hommes pour ne m'occuper que des principes.

C'était un bon exemple que je vous donnais et que vous auriez du imiter. Mais vous avez préféré me prendre personnellement à partie, vous avez compris qu'il était impossible de me réfuter sérieusement, et vous avez voulu jeter le discrédit sur la cause que je sers en s'attaquant à ma personne. Mauvaise tactique, croyez-moi, car tout le monde la devine.

Ce qui vous déplaît surtout dans ma brochure, c'est son auteur. Vous voyez avec ennui qu'un jeune homme, à peine échappé du collège, se permette de donner des conseils à un Prince, de critiquer tout ce qui s'est fait jusqu'à présent en Algérie et de proposer une voie en dehors des sentiers battus. Si M. Devernois était un vieillard, dites-vous, passe encore, mais ce n'est qu'un jeune homme.

Et oui mon Dieu, je suis jeune et c'est un défaut que je voudrais avoir toujours, parce que pour examiner avec amour les questions d'intérêt général, il est presque indispensable d'être jeune. La jeunesse regarde en avant, tandis que vous regardez en arrière. Chez l'homme jeune, la voie d'un intérêt personnel n'étouffe pas encore la voie de l'intérêt général.

Un homme qui a écrit dans ses détails les plus intimes la société contemporaine, Balzac, a parfaitement démontré que la Restauration s'était perdue en préférant aux jeunes libéraux, les vieux adorateurs du Dieu borne. Ce qui est vrai pour la France n'en est pas moins applicable pour l'Algérie, et si la nouvelle administration veut faire quelque chose ce ne sera pas en transformant ses bureaux en un cabinet des antiques, mais en y appelant des hommes nouveaux.

Et veuillez bien remarquer, que ce n'est pas une sollicitation indirecte. Je ne suis rien et ne veux rien être. C'est précisément là ce qui fait ma force dans la lutte car le public sait fort bien que je n'ai rien à gagner et à perdre à l'avènement de systèmes nouveaux.

Il ne faut pas vous le dissimuler, cela me donne sur vous un grand avantage, non que je vous croie de mauvaise foi, car je vous laisse le monopole des suppositions désobligeantes. Mais le public n'est pas aussi réservé que moi, et quand j'attaque il prend la peine d'examiner mes raisons, parce qu'il sait que nul ne me paie pour les produire.

Quand vous me répondez en défendant le vieux système, le public se rappelle que ce vieux système vous produit, bon an mal an, 30 ou 40 000 F soit par le monopole des annonces judiciaires ou administratives, soit autrement. Si vous criez » à bas la jeunesse » le public répond « à bas la claque » et tout est dit. C'est une considération entre 1000 qui devrait vous engager à ne jamais porter la lutte sur le terrain des personnalités. Mais revenons à ma jeunesse.

D'après vous je suis sorti du collège d'Alger il y a sept ou huit ans à peine et je n'ai fait qu'un bond des bancs de l'écolier au fauteuil de rédacteur en chef de la Colonisation. Vous connaissez mal mon histoire, permettez-moi de vous la dire en peu de mots. Je suis en effet sorti du collège il y a sept ou huit ans, mais je ne suis entré à la Colonisation qu'il y a deux ans.

Cinq années se sont donc écoulées entre les deux faits que vous rapprochez et ces cinq années, je les ai consacrées à parcourir l'intérieur du pays. Je suis allé sous la tente de l'Arabe, j'y ai vu de près ses moeurs qu'on ne connaît guère, j'ai assisté à la triture de ses affaires et j'ai vu comment, n'était la probité des administrateurs, on pouvait se faire 20 ou 30 000 livres par an en élevant des Arabes.

J'ai entendu d'un autre côté les doléances des colons soumis aux caprices du sabre, considérés comme des parias par l'autorité militaire et jugés par des commandants de place très forts au piquet mais très faibles en jurisprudence. C'est après cela que je suis revenu à Alger. J'y ai trouvé des hommes qui après avoir observé comme moi, concluaient comme moi au renversement du régime existant et j'ai pris la direction du journal la Colonisation.

Vous le voyez, je ne suis pas aussi inexpérimenté qu'on vous l'avait fait croire et parmi vos collaborateurs il en est fort peu je pense, qui aient autant que moi exploré le pays. Vous-même vous n'avez guère perdu de vue la Place du Gouvernement. Convenez qu'un jeune homme qui a voyagé cinq ans en Algérie, qui parle l'arabe, qui a vécu sous la tente avec les indigènes, peut en savoir plus long qu'un vieillard, même très vieux, qui aurait passé sa vie à corriger des épreuves typographiques.

Encore une fois, vous devez le reconnaître, le terrain des personnalités ne vous est pas avantageux. Méfiez-vous de votre tendance à faire des mots, elle vous conduit parfois plus loin que votre loyauté ne le voudrait. Ainsi pourquoi m'accuser d'avoir tué sous moi le journal que je dirigeais ? Pour reproduire un mot qui traîne partout ? Ce n'était vraiment pas la peine.

Vous savez fort bien que si la Colonisation est morte, ce n'est pas d'inanition mais d'un coup de fusil administratif. Vous savez fort bien qu'elle a été supprimée un beau jour sans avertissement préalable, sans que jamais personne n'ait su ou tout au moins ne m'ait dit pourquoi. Ne critiquez pas les actes administratifs, ne les relevez même pas si vous avez peur de vous compromettre, mais au moins sachez vous taire.

Laisant toutes ces questions personnelles, indignes de vous et de moi, et voyons vos critiques relatives à ma brochure. Elles tiennent peu de place dans votre article, mais elle n'en sont pas moins pour moi la partie la plus importante. Vous vous plaignez d'abord du ton général de ma lettre, vous trouvez mauvais qu'on parle à un Prince, sur un ton dégagé, poliment mais simplement. Affaire d'opinion.

Il vous semble qu'on ne puisse aborder un homme en place que l'encensoir à la main et le nez contre terre. Vous croyez qu'on ne saurait lui parler sans lui répéter sur tous les tons « vous êtes un grand homme, vous avez la science infuse, vous êtes la lumière des lumières ». Sauf à le croquer le lendemain, s'il est à bas, et à imprimer alors « nous avons fait pressentir que M. Untel allait bientôt quitter la direction de nos affaires, tel était notre sentiment ». La collection de l'Akhbar est là pour l'attester. Mais je vois tout différemment.

Si lorsque qu'un homme est en place, je le crois mal intentionné ou inintelligent, je lui tourne résolument le dos et je le combats à outrance. Si je le crois bien-pensant et capable de comprendre, je mets mon chapeau à la main et je lui dis tout simplement, monsieur ou Prince, voilà ce que désirent vos administrés, voilà ce qui les blesse.

Parfois encore je lui dis « prenez garde, on essaie de vous étourdir en brûlant de l'encens autour de vous, on s'efforce de vous circonvenir, de grossir les difficultés, de vous montrer les choses sous un jour faux. Prenez garde et rappelez-vous un vieux proverbe gaulois : les conseillers ne sont pas les payeurs. Ceux qui vous poussent dans une voie impopulaire n'ont pas de popularité à risquer ».

Voici comment j'aime à dire les choses, simplement et sans fleurs de langage. D'encens point, car il monte au cerveau. Je ne vous impose pas ma manière de voir et du dire, puisque la votre vous est plus profitable, mais veuillez bien comprendre que toutes les publications ne peuvent pas être au diapason de l'Akhbar. Jamais les pays thuriféraires ne suffiraient à une pareille consommation. Jamais non plus il n'y aurait assez d'annonces légales pour compenser tous les zèles.

Il ne faut pas d'ailleurs vous imaginer que tous les hommes en place ne vivent exclusivement que d'encens, ils aiment mieux parfois une petite vérité dont ils font leur profit. En ce qui concerne spécialement le prince Napoléon, je le crois moins ennemi que vous ne le pensez de la liberté de la parole. On dit au contraire, qu'il aime la franchise et ne peut souffrir les faveurs. Je vous donne ces on dit sous toutes réserves afin que vous puissiez en faire votre profit. Mais il ne s'agit pas de vous conseiller, il s'agit de me défendre.

Vous avez relevé dans ma brochure ce que vous appelez une vérité de la Palisse, c'est-à-dire une vérité tellement évidente qu'elle ne souffre plus la démonstration et qu'on peut à peine l'énoncer. Je vous suis vraiment bien reconnaissant, de n'avoir relevé dans mes écrits qu'une seule vérité de ce genre, vous auriez pu en découvrir à chacune de mes lignes, entre autres celle-ci : pour faire de l'agriculture il est indispensable d'avoir de la terre. Et aussi bien d'autres.

Si les Arabes paient soit en argent soit en nature, 20 millions d'impôts et que l'Etat n'en touche que 12, c'est que probablement 8 millions seront restés en route. Si on isole systématiquement les Arabes des Européens, il est probable que jamais les Arabes ne connaîtront les Européens. Si l'on donne la terre aux colons après les avoir ruinés par une longue et inutile attente, il est probable qu'ils auront besoin d'être subventionnés.

Si l'on impose aux colons des clauses notoirement inexécutables, ils ne les rempliront pas. Si on confie l'éducation de tous les jeunes Arabes à des maîtres qu'on reconnaît comme ignorants et comme nos ennemis les plus acharnés, il est à croire que la génération nouvelle sera peu instruite et ne nous sera pas sympathique. Je pourrais ainsi multiplier les exemples et vous venir en aide car mes écrits ne contiennent guère autre chose que ces vérités là. Mais que voulez-vous où il faut bien en démontrer l'évidence, puisque depuis 28 ans votre parti lui tourne le dos.

J'arrive à la grosse affaire, la question de la polygamie. J'ai demandé pour l'Algérie un peu de liberté civile, et cela vous a paru choquant. Mais enfin puisque mon système pour la conciliation de nos mœurs et celles des Arabes vous paraît absurde, veuillez m'en indiquer un autre. Je n'ai pas la prétention de vous embarrasser et je sais que votre réponse est toute prête, elle peut se résumer par un appel énergique au gendarme.

Voilà justement ce qui nous sépare sur toutes ces questions, vous aimez le gendarme et vous le croyez seul capable de résoudre le problème. Moi je pense au contraire que la liberté seule est féconde. Ainsi dans la question de la polygamie, vous seriez d'avis qu'un bon décret de quelque vint condamner les Arabes à la monogamie. Moi je cherche les causes de la polygamie, je les trouve dans la situation sociale des indigènes et je demande qu'on modifie cette situation, bien certain que le jour où elle sera inutile, la polygamie cessera d'exister.

Vous croyez que ces hommes sont des êtres dénués de sens commun, incapables de réflexion, qu'ils s'embarrassent de quatre femmes dans le seul but d'avoir la tête brisée du matin au soir. Moi je pense que l'homme est un être raisonnable, incapable d'agir sans motif et je voudrais que les lois ne fussent que la constatation des tendances générales et des nécessités de la situation.

Mais soyons francs et jouons cartes sur table. Ce n'est pas le seul désir de défendre la monogamie qui vous a mis la plume à la main. La raison de votre courroux est trop visible pour que vous cherchiez à la dissimuler. J'ai démontré sous tous les rapports qu'il est possible de concilier les moeurs et les intérêts des Arabes avec les moeurs et les intérêts des Européens.

J'ai démontré que les indigènes n'ont nul besoin d'une administration spéciale, qu'il est possible de les gouverner très régulièrement, sans exactions, sans illégalités. Voilà ce qui vous a blessé, et quand je dis vous c'est vos amis que je devrais dire. Il est en effet soit en Algérie soit à Paris, une bande de gens qui affirment que le peuple Arabe est séparé de nous par une barrière infranchissable.

Le peuple Arabe disent ils est très différent à gouverner, nous seuls connaissons ses mœurs, ses idées et ses tendances. S'il fallait dire où nous avons acquis cette connaissance, nous serions parfois fort embarrassés, mais nous espérons qu'on ne sera pas assez indiscret pour nous demander des explications.

Ces gens-là ont une spécialité, ils sont éleveurs d'Arabes, comme d'autres sont cordonniers. Avec la différence que pour devenir cordonnier il faut savoir faire des chaussures tandis que pour être éleveur d'Arabes on est tenu de ne rien savoir. Si on vous interroge sur les Arabes, si on vous demande de les mettre en contact avec les Européens, vous devenez arabolâtres.

Vous entonnez un hymne à la louange des moeurs patriarcales et vous chantez l'air de « l'Arabe et son coursier ». Vous déclarez ensuite que les Européens ne peuvent rien faire en Algérie, que les colons sont des paresseux incapables de faire quoique ce soit, et par conclusion vous posez en axiome que l'Arabe est le seul producteur sérieux.

C'est un système que j'ai eu le tort de combattre et mal m'en a pris. De l'est à l'ouest tous les Akhbar se lèvent comme une seule feuille pour entreprendre une croisade contre les novateurs téméraires. Continuez, je vous en prie car j'ai bien mérité toutes vos colères. Que deviendriez vous tous tels que vous êtes si vos clameurs n'étouffent pas ma voix ?

Si j'avais eu quelques doutes sur les véritables causes qui vous ont mis la plume à la main, un seul paragraphe de votre article m'eût éclairé, car on y trouve une menace qui est en quelque sorte, l'ultima ratio du parti que vous représentez. J'avais dit que l'Algérie n'a plus à craindre d'insurrection, vous répondez « au moment même où la lettre de M Devernois se distribuait ici, une tribu se révoltait uniquement parce que dans un intérêt d'humanité, on avait essayé de vacciner ses enfants »

Avec des gens disposés à courir aux fusils peut on croire à l'impossibilité de révolte, dont parle le jeune écrivain ? Voilà votre crainte nettement exprimée. Vous vivez d'un préjugé populaire et vous avez grand-peur qu'on le dissipe ce préjugé. Permettez-moi de vous dire une petite anecdote, un petit apologue.

Dernièrement dans une fête publique, un homme montrait une hyène aux badauds des environs « vous voyez bien cet animal redoutable, plus féroce que la panthère, que le lion, que tous les animaux de la création Eh bien je vais entrer dans sa cage, je veux me placer à côté de lui et le dominer par la seule force de mon regard. Prenez garde, n'approchez pas car je ne saurais répondre des accidents ».

Et les badauds d'ouvrir démesurément les yeux, les oreilles et la bouche. Ils ouvraient aussi leur bourse et donnaient au montreur de bête des preuves nombreuses de leur admiration. Quand vint à passer un homme qui avait voyagé en Algérie, un ancien zouave « farceur dit-il au montreur de bêtes, la hyène que vous représentez comme une bête féroce est un animal très pacifique, très calme et très lâche. Voulez-vous que j'aïlle à mon tour la caresser ? »

Décrire la fureur du montreur de bêtes est une chose impossible, et je renoncerais à en donner une idée au lecteur, si je n'avais pour comparaison votre dernier article, la fureur que vous et vos amis avez ressentie à la publication de mon livre et de ma brochure. Comme le zouave de l'anecdote, je suis un gâte métier, bon à pendre, cela va de soi.

Mais voyez-vous, vous n'êtes pas un jeune homme, et encore moins un enfant qui croit à croque-mitaine. Comment pouvez vous penser que le public va s'effrayer de vos menaces ? C'était bon il y a dix ans quand personne ne connaissait les Arabes. Un maréchal pouvait alors dire qu'il y avait là-bas huit à dix millions d'indigènes. Un autre militaire pouvait affirmer qu'il ne pouvait

pas espérer la pacification définitive et absolue du pays, parce que cette pacification nécessiterait la présence d'une armée de 600 000 hommes.

Mais aujourd'hui nous connaissons les Arabes, malgré tout ce que l'on a fait pour les isoler des Européens, et quand vous les menacez de nos fusils, on se borne à hausser les épaules. Je veux tenir pour tout à fait exacte votre petite histoire d'insurrection à propos de vaccine. Une chose m'étonne pourtant c'est que le Moniteur Algérien n'ait rien dit de cette insurrection. Comment, on égorge en Algérie, les Arabes s'insurgent et personne n'en sait rien excepté vous ?

Vous-même vous ne nous dites ni le nom de la tribu qui s'est soulevée, ni l'importance de la révolte. Je ne sais comment la France a interprété ce silence et je doute que le Moniteur Algérien ne soit pas tenu de s'expliquer. Jusqu'à plus ample information vous me permettrez d'être incrédule, non que je suspecte votre bonne foi mais parce que vous pouvez avoir été trompé. Peut-être fort sceptique à l'endroit des insurrections, j'ai plusieurs bonnes raisons que je veux vous donner à fin de vous faire partager ma douce quiétude.

D'abord je dois vous apprendre que les Arabes sont complètement désarmés. Sabres, yatagans, fusils et pistolets, tout leur a été pris et vous pourrez voir ces armes compilées dans les bureaux Arabes. Les Arabes manquent aussi de poudre et il leur est difficile de s'en procurer car on ne leur en donne même en très petites quantités, que sur un permis du chef du bureau Arabe.

Vous avez vu à Alger dans les fantasias des hommes armés et vous avez cru que tous les Arabes étaient équipés comme cela. Erreur. Il y a donc aux insurrections une première difficulté matérielle. En voici une autre toute morale. Je demandais un jour à un Arabe de mes amis qui dans le temps nous avait fait une rude guerre, si parfois il ne se sentait pas le désir de recommencer.

Après un instant de réflexion le brave homme me répondit par une singulière question « combien se vend le blé cette année ? 40 F le sâa lui dis-je. Combien se vend la laine ? De 1 franc à de 1,50 F la toison. Combien se vendait le blé il y a dix ans ? Il n'avait pas de valeur. Combien se vendait la laine ? Personne ne l'achetait. L'Arabe se tut et je demeurais un instant étonné. Mais je compris bientôt tout ce que sa réponse avait de concluant.

Il y a dix ans, alors que l'Arabe n'avait aucun débouché pour ses produits, alors qu'il était ruiné par les razzias, il n'avait aucun intérêt au maintien de l'ordre. Mais aujourd'hui tout est changé, l'Arabe trouve avantage à produire et il produit. Quand vient un chérif, l'Arabe l'écoute avec respect. De concert avec lui il maudit le chrétien, mais si le chérif parle de révolte, volontiers lui dit l'Arabe, mais dans quelques mois quand ma récolte sera vendue. Après la récolte vient le labour, et après le labour la récolte, et de récolte en labour les années s'écoulent et l'Arabe prend l'habitude du repos, de la tranquillité et du travail.

Ce n'est donc pas aux bureaux Arabes qu'on doit la pacification, ce n'est pas eux qui la maintiennent. La véritable cause se trouve dans la loi de 1851 et dans la venue en Algérie de ces marchands, ces colons que certains grands seigneurs de fraîche date méprisent si fort et qu'ils traitent si mal.

J'avais dit dans ma lettre au Prince Napoléon « si jamais une insurrection éclate, c'est qu'on l'aura voulu, c'est qu'on l'aura préparé de longue main ». Cela vous paraît absurde ou du moins vous le dites. Vous seriez d'un avis tout différent comme moi, si vous aviez visité le pays arabe. Rien n'est plus facile que de faire une petite insurrection qui, grossie par les bulletins devient une grave affaire. Je crains que votre histoire de vaccine doive être classée dans cette catégorie.

L'Arabe est bonhomme. Volontiers il se laisse piller. Il paye deux ou trois fois l'impôt, il fait des corvées de tous les genres, des touzas pour Pierre et pour Paul, mais enfin sa patience a des bornes et quand on l'a trop pillé, il se fâche. Dans cette situation supposez que le besoin d'une petite révolte se fasse généralement sentir, ne serait-ce que pour appuyer vos articles, on peut facilement l'obtenir. Il suffit pour cela de laisser la bride sur le cou à un chef arabe quelconque. Notre homme en profite pour faire payer à ses administrés tout ce qu'il peut et sous toutes les formes.

Bientôt les administrés se plaignent, on les renvoie et au besoin on leur fait donner quelques coups de trique. Ce voyant appuyé, le chef redouble. Il commence par ruiner complètement ceux qui se sont plaints et frappe à tort et à travers sur la gent taillable et corvéable à merci. L'exaspération est bientôt à son comble, et le caïd reçoit un jour un petit coup de couteau qui l'envoie directement dans le paradis du prophète

Aussitôt on monte à cheval, on sonne la charge et on tombe sur la tribu qui n'en peut mais. En même temps on adresse à un Akhbar quelconque une petite note, l'Akbar en question brode sur ce thème et on a répondu victorieusement à tous les novateurs téméraires passés, présents ou à venir.

Je ne veux pas accuser les bureaux Arabes de se prêter à ces manoeuvres, je les accuse seulement d'attribuer comme vous aux insurrections des causes formidables, tandis que les causes sont toujours fort simples et faciles à deviner. Mais vous ne croyez pas au touzas, vous ne croyez pas aux corvées, et votre droiture se révolte au soupçon de pareil acte.

Mes affirmations sont formelles, mais elles vous semblent suspectes car je suis jeune, sans expérience et aveuglé par un esprit de parti. Soit, je suis tout cela et bien d'autres choses encore. Mais fort heureusement voici venir mon aide un homme qui n'est pas sans expérience, puisque c'est un ancien chef de bureau Arabe qui n'est pas un novateur téméraire, puisque son livre conclut au maintien des bureaux Arabes, qui n'est pas mon ami politique, puisqu'il y a six semaines nous étions en polémique, et cet homme va vous dire tout ce que je vous ai dit moi-même. Écoutez le. (Souvenirs d'un chef de bureau Arabe, par F Hugonnet)

Les chefs font argent de tout. L'autorité supérieure demande-t-elle une corvée de 200 bêtes de somme, le chef en commande 300 et en relâche ensuite 100 moyennant une contribution. Le chef est chargé de distribuer annuellement les terres de la tribu. Il le fait en donnant les meilleurs morceaux à ceux qui le paient le mieux.

On demande des cavaliers pour les goums, pour les courses. Le chef s'adresse à un grand nombre, et finit par forcer à l'accompagner ceux qui ne peuvent rien donner. Au printemps on fait faire récolte du beurre. Chaque tente donne une certaine quantité. Puis ce sont les laines, les grains, les dates, les olives ou les fruits, et selon le pays, le bois etc.

Le chef fait des cadeaux, la tribu paie, le chef fait bâtir, la tribu paie, le chef reçoit des récompenses des Français, la tribu paie en signe de joie. Au contraire il est puni, la tribu paie en dédommagement. Le chef voit des enfants lui naître, la tribu paie les réjouissances. Il perd un membre de sa famille, la tribu paie les larmes. Le chef se met en route pour un long voyage, le pèlerinage par exemple, la tribu paie le départ, elle paie encore le retour.

C'est toujours le même refrain à toutes espèces d'incidents, bons ou mauvais, qui se produisent dans l'existence du chef. Je ne parle pas des cas où des fonctionnaires musulmans auraient à poursuivre un délit qu'ils consentent à cacher moyennant finances. Ceci est un vice radical dans la société musulmane, mais il tient plus encore à la position qu'à l'individu.

Les chefs indigènes ont dans leur part régulière d'impôts et leurs droits aux corvées, une assez belle rémunération. Mais il regarde ces avantages comme leur bien propre, et pour subvenir à leurs dépenses d'administration, c'est à des ressources exceptionnelles qu'ils ont recours. Ils ont besoin d'exercer une large hospitalité, il faut qu'ils aient de bons et beaux chevaux, de belles tentes.

Il y a aussi le chapitre de l'espionnage, des émissaires, des fêtes de tribu, des noces, des funérailles. Pour tout cela, on a reconnu qu'il fallait à certains chefs des ressources particulières. Mais la pente est glissante, l'usage entraîne l'abus, et tel chef, par exemple, qui aurait besoin de percevoir 7 à 8000 F, en prélève 30 à 40000 F et crie misère. Je ne parle pas des grands chefs, des ducs de Bourgogne algériens, ce serait bien autre chose.

Je ne prétends point que l'indigène paie au total de trop grosses sommes. Je ne trouve mauvais que le mode de perception établi par lequel les fonctionnaires musulmans détournent à leur profit des ressources qu'ils devraient employer pour le bien général. Panurge connaissait 63 manières d'avoir de l'argent toujours à son besoin. Le sectateur de Mohammed est je crois encore plus fort.

La main sans cesse sur le pouls de sa tribu, pour sentir jusqu'à quel point il peut lui faire rendre gorge, il est passé maître dans l'art difficile de plumer la poule sans trop la faire crier. Que pensait vous de cela ? Pour moi je suis charmé de ce petit morceau. La chute surtout en est jolie, je la recommande spécialement à votre méditation.

Voyez-vous ce digne caïd tâtant le pouls à sa tribu, sachant jusqu'à quelle limite il va la piller ? Vous étonnerez-vous que si parfois le brave chef, se trompant et prenant le battement de son coeur avide pour le battement du pouls de la tribu, saigne un peu trop ses administrés, lesquels se récrient ?

Puisque nous sommes là à causer honnêtement, laissez moi vous conter une petite histoire d'insurrection qui est tout à fait en situation. Je l'ai déjà dite déjà mais une pareille chose ne saurait trop se répéter. C'était il y a deux ou trois ans, je ne veux pas préciser, c'était dans une tribu du sud de votre province et je m'escrimais contre un énorme plat de couscous, lorsque j'entendis venir de tous les côtés des Arabes courant et criant. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une chasse et ne m'en inquiétais guère.

Mais bientôt les Arabes nouveaux venus s'installèrent près de nous et j'entendis des propos mieux à leur place dans la bouche du gibier que dans celle du chasseur. Nous sommes cernés disaient les uns. J'ai vu le goup de X. Moi j'ai vu celui de Y. Moi j'ai vu celui de Z. Diable, et pourquoi tous ses goums ? Je ne sais pas répondit le cœur.

Je le sais bien moi dit mon hôte. Notre aga, fort brave homme du reste aime beaucoup les cadeaux. L'an dernier il nous a demandé de lui donner du blé, chaque tente en a donné plusieurs mesures et comme la tribu est nombreuse, l'aga doit avoir récolté beaucoup de grains.

Au printemps, à l'époque de la tonte, il nous a demandé des laines, nous lui en avons donné. Maintenant au moment de la moisson il demandait encore du blé, mais nous étions las de payer et nous avons résolu de nous plaindre à l'autorité supérieure. 150 d'entre nous sont partis. 50 pour le chef-lieu de la subdivision, 50 pour le chef-lieu de la division, 50 pour Alger. Nos maîtres

savent maintenant nos griefs et ils viennent avec leurs goums pour nous rendre justice. Allons dit il en se tournant vers les Arabes préparez la diffa pour les hommes du makhzen.

Pendant un moment ce fut une grande animation dans le douar. On égorgeait des moutons, des poules, on préparait du lait et dans chaque tente on entendait ce bruit monotone du moulin qui annonce d'ordinaire aux voyageurs affamés que l'heure du couscous sonnera bientôt. Moi cependant j'absorbais une tasse de café.

Tout à coup le galop des chevaux retentit au loin puis assez proche, puis près de nous. C'était un goum. Mais bientôt j'entendis des cris qui se mêlaient aux aboiements des chiens. Je me lève et j'aperçois des tentes renversées. Le goum exécutait une charge en règle. Je me trouvais en face de l'officier. Que faites vous là me dit-il ? Vous le voyez je prends du café. Et vous ?

Moi je viens avec le goum de X m'emparer de ce douar. Les Ouled XXX sont en insurrection. Allons donc, je suis chez eux depuis plus de deux heures et je vous garantis qu'ils sont parfaitement tranquilles. Oui, tranquilles en apparence mais si nous n'étions pas venus ?

Quelques jours après je sus que la tribu des Ouled XXX s'était révoltée, mais que grâce à l'énergie déployée par l'autorité supérieure, les rebelles étaient promptement rentrés dans le devoir. Je sus aussi que ladite tribu avait payé une forte contribution. Sans m'en douter j'avais assisté à un beau fait d'armes et aujourd'hui comme le père Enée je vous conte ces événements. Quorum pars magna fui.

Vous allez dire que toutes les insurrections ne ressemblent pas à celle-là, je le veux bien. Mais avant de déclarer que l'histoire des Ouled XXX est un fait anormal et exceptionnel, veuillez encore ouvrir le livre de M. Hugonnet et lire la description de la « razzia de pied ferme » : une colonne commandée par un colonel qui voudrait bien devenir général ! Reconnaissez que si les menaces d'insurrections me trouvent fort calme, ce n'est pas sans raisons. Est-ce un bien grand tort d'avoir voulu faire partager cette sécurité au prince Napoléon ?

Mais ce n'est pas seulement mon opinion à l'égard des Arabes qui vous a choqué, vous avez trouvé mauvais que j'engage le Prince à faire précisément le contre-pied de ce qui a été fait. C'est que vous avez mal compris ce que vous appelez mon système de contre-pied.

Vous avez pensé que si on m'écoutait, il faudrait à l'avenir planter les arbres branches en terre, semer le blé en juin, placer les fondations des maisons sur la toiture, et mon système vous a semblé bizarre, non sans raison. Mais ce n'est point cela que j'ai voulu dire. J'ai demandé simplement que la nouvelle administration inscrivît sur son drapeau des principes diamétralement opposés à ceux de l'ancienne. Voulez que je sois précis ? Volontiers.

L'ancienne administration avait pour principe que la colonisation en Algérie doit être l'accessoire, les colons ne sont bons à rien, mieux valaient les Arabes ou les nègres, l'individu ne doit avoir aucune initiative, l'Arabe doit être tenu à l'écart comme un porc à l'engrais, le régime militaire seul est pratique et peu coûteux, le régime civil est détestable et doit être subalterne et la presse ne doit avoir la parole que si elle consent à louer sans cesse les hommes en place,

Je voudrais que la nouvelle administration se dise que la colonisation est la voie capitale, le régime militaire est très mauvais, le régime civil seul est pratique, l'individu doit être indépendant, l'Arabe doit autant que possible être mis en relation avec l'europpéen, la presse est faite pour discuter avec modération mais avec indépendance, les grandes questions d'intérêt général. Voilà ce que j'ai voulu dire en engageant le Prince à faire le contre-pied de ce qui avait été fait ce qui n'est pas aussi absurde, que ce que vous l'aviez cru d'abord.

Vous invoquez contre moi en terminant l'esprit élevé du prince Napoléon et le bon sens public. Je ne sais quel jugement le Prince Ministre portera sur ma brochure et sur mes écrits, et vous l'ignorez de même. Mais j'ai bon espoir. Le discours de Limoges donne des garanties sérieuses aux amis des libertés publiques et les qualités personnelles du Prince promettent beaucoup pour l'avenir.

On a dit que déjà il a été décidé que les Arabes ne seraient plus envoyés aux îles Sainte Marguerite par mesure de sécurité générale et que dorénavant les bureaux Arabes ne pourront plus connaître des crimes et des délits. Ce serait un premier progrès, réel, très considérable et surtout très vite obtenu.

Si cette nouvelle est exacte, elle doit vous montrer que le Prince Ministre n'est pas autant que vous l'ennemi des novateurs téméraires, que sans se lancer en étourdi dans la voie des innovations, la nouvelle administration cherchera avec soin la voie des réformes et s'y engagera franchement dès qu'elle les aura trouvés.

Quant au bon sens public vous avait vraiment tort, je vous assure, d'y faire appel, car le bon sens public est pour moi. Chaque jour je reçois de tous les points de l'Algérie les félicitations, les encouragements de ceux qui se reconnaissent dans mes doctrines.

Ils m'adressent de nouvelles armes pour la lutte en me citant des faits qui ne sont pas à la louange le l'ancien système. Je saisis avec empressement cette occasion de les remercier.

Après avoir agréablement badiné pendant un instant sur ma brochure, vous prenez subitement à ton grave. C'est qu'il s'agit de chanter les louanges de l'ancienne administration. Vous n'êtes point un optimiste mais vous savez aussi vous tenir l'abri de ce pessimisme dont je me fais l'organe. Vous savez garder un juste milieu. Fort bien. Mais encore une fois jouons cartes sur table : votre juste milieu c'est tout simplement une place à distance égale du soleil qui se couche et du soleil qui se lève !

Pourquoi ces précautions, ayez au moins le courage de défendre le système qui vous a nourri, montez sur la brèche aux cris de « Régime du sabre » et « annonces légales » comme nos pères y allaient au cri de Montjoie et Saint-Denis. À défaut de la reconnaissance qui est la mémoire du coeur, ayez la mémoire de l'estomac. Personne ne vous en saura mauvais gré. Mais pas de restrictions, pas de phases !

Vous représentez la vieille Algérie quant je représente l'Algérie nouvelle. Je dis nettement ce que nous voulons, moi et mes amis Faites de même. Mes accusations contre vous sont précises, elles sont souvent représentées en chiffres, répondez-y catégoriquement. Mais si vous vous bornez à des lieux communs, si à des faits vous exposez des mots, vous ne convaincrez personne et vos attaques contre moi ne serviront qu'à démontrer votre impuissance.

Source CAOM

Bibliothèque B 3239